



HAL
open science

De la politique à l'économie de la maintenance

Christian Bessy

► **To cite this version:**

Christian Bessy. De la politique à l'économie de la maintenance. (Economia - History/Methodology/Philosophy, 2023, 13-2, pp.561-590. 10.4000/oeconomia.15105 . hal-04273113

HAL Id: hal-04273113

<https://hal.science/hal-04273113>

Submitted on 7 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Œconomia

History, Methodology, Philosophy

13-2 | 2023

**Quantitative and Computational Approaches in the
Social Studies of Economics**

De la politique à l'économie de la maintenance

Christian Bessy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oeconomia/15105>

DOI : 10.4000/oeconomia.15105

ISSN : 2269-8450

Éditeur

Association Œconomia

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2023

Pagination : 561-590

ISSN : 2113-5207

Ce document vous est offert par Université Paris Nanterre



Référence électronique

Christian Bessy, « De la politique à l'économie de la maintenance », *Œconomia* [En ligne], 13-2 | 2023, mis en ligne le 01 juin 2023, consulté le 07 novembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/oeconomia/15105> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oeconomia.15105>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Essais critiques / *Review Essays*

De la politique à l'économie de la maintenance

A propos de :

Jérôme Denis et David Pontille, 2022, *Le soin de choses. Politiques de la maintenance*, Paris : La Découverte, 376 pages, 978-234806483-8

Christian Bessy*

Ce livre s'attache à analyser principalement l'activité de maintenance considérée comme un art de faire durer les choses, art que Jérôme Denis et David Pontille estiment déconsidéré et dont on a peu mesuré la dimension politique. Les auteurs font le pari que cette perspective renouvelle le regard sur les relations que les hommes entretiennent avec les choses. L'idée centrale est d'apprendre de celles et ceux qui pratiquent la maintenance, à partir de leurs propres enquêtes (notamment sur la signalétique du métro parisien, les effaceurs de graffitis ou l'entretien des réseaux d'eau) et de toute une série de recherches que les auteurs regroupent autour des *repair and maintenance studies* et dont ils veulent présenter la richesse. Mais loin de s'enfermer dans une sous-discipline sociologique, ils décrivent les subtilités du « soin des choses » pour en souligner les enjeux éthiques et la portée politique. C'est donc aussi à un ouvrage de philosophie politique que les auteurs nous convient.

En partant de la distinction de Martin Heidegger entre l'objet et la chose, ils refusent de classer à l'avance les entités entre ces deux catégories et laissent la possibilité à des objets apparemment banals d'être considérés comme des choses, dont les matériaux sont toujours en mouvement entraînant leur dissolution. L'observation de l'attention des mainteneurs aux choses aide à être sensible aux évolutions infimes

*IDHES, ENS Paris-Saclay. christian.bessy@ens-paris-saclay.fr

des matériaux. Cet approfondissement de la sociologie de la perception dans une veine phénoménologique entretient un lien avec le livre de Francis Chateauraynaud et Josquin Debaz (*Aux bords de l'irréversible*, 2017), en reprenant l'idée d'agir dans la trame ordinaire de la vie des choses sans être bloqué dans l'emprise d'un futur insurmontable, du fait de l'irréversibilité des processus en cours.

Nous présentons dans un premier temps un résumé de cet ouvrage basé sur une approche pragmatiste, en mettant l'accent sur les différentes dimensions des activités de maintenance qui posent avec une acuité particulière la question simultanément des compétences des personnes et de l'identité diachronique des choses. Dans un second temps, suivant une perspective plus critique, nous cherchons à donner plus d'épaisseur aux politiques de la maintenance esquissées par les auteurs, en nous centrant sur leurs modes d'organisation et les formes conventionnelles de mise en valeur des choses, au-delà de la singularité des situations, afin de proposer une économie de la maintenance.

1. Les différentes dimensions de la maintenance

1.1 *Maintenir/réparer*

Pour rendre visible le travail des mainteneurs, Denis et Pontille partent du geste artistique et politique de la performeuse (chorégraphe) Mierle Laderman Ukeles au début des années 1970. Cette performance débute par le nettoyage d'une vitrine d'exposition (d'une momie égyptienne d'un musée américain) par un agent d'entretien, comme à l'accoutumé. Dans un deuxième temps, la performeuse a répété les gestes qu'elle a observés et la scène se finit par l'apposition d'un tampon sur la vitrine inscrivant à l'encre « Maintenance art work ». À la manière de Marcel Duchamp nous disent les auteurs, cette apposition « transformait les parois impeccablement propres de la vitrine en preuve que le travail de nettoyage en tant que tel est une œuvre d'art » (32). Enfin, le conservateur du musée enrôlé dans cette performance authentifie l'œuvre en rédigeant un rapport d'état de la vitrine et devient la seule personne autorisée à procéder au nettoyage. Cette performance inversant les statuts professionnels visait à renverser les croyances sur les activités de maintenance, à les réhabiliter, face à l'hyper-valorisation du génie individuel de la création ou de la nouveauté artistique.

Pour les auteurs, l'intérêt de ce focus sur la maintenance est d'interroger une forme d'action assez proche, celle de la réparation des objets qui tombent en panne ou qui ont subi le choc d'un accident. Or, cette

notion de « réparation » présente le risque de reproduire l'effet d'aveuglement inhérent à l'obsession de l'innovation. Les héros des récits de réparation, suite à des pannes catastrophiques, faisant la une des médias, seraient le pendant des inventeurs de génie au centre des épopées du progrès technique. Certes, si certaines analyses d'accidents soulignent les vertus révélatrices des dysfonctionnements conduisant à la remise en cause des technologies en cours, elles passent souvent sous silence la maintenance qui entretient des rapports spécifiques entre les humains et leur équipement matériel. C'est l'activité répétitive des mainteneurs au contact quotidien des choses que les performances d'Ukeles rendent visibles et plus excitantes. À la discontinuité de l'innovation et de la panne, toujours plus disruptive et mise en spectacle, les auteurs mettent en avant la trame ordinaire de la maintenance, sa continuité et sa répétitivité¹.

Les activités de maintenance impliquent une foule de personnes qu'il importe de rendre visibles, à l'instar de deux autres performances de l'artiste américaine dont l'une est consacrée à 300 employés des services support d'un immeuble, après les avoir accompagnés pendant leur activité d'entretien (*I Make Maintenance Art One Hour Every Day*). L'autre performance a mis en scène 8500 éboueurs de la ville de New-York auxquels elle a serré la main en prononçant la phrase « Merci de garder New York City vivante » (*Touch Sanitation*). Elles révèlent leurs compétences du fait de leur connaissance intime de la cité américaine. C'est ce même geste quasi-ethnographique que Denis et Pontille cherchent à prolonger et à approfondir en réassignant l'attention sur « le soin des choses ».

1.2 Fragilités

L'enquête initiale des auteurs est partie de l'analyse de la signalétique de la RATP pour orienter les usagers des transports parisiens dans le dédale des couloirs du métro. Elle s'est inscrite dans une recherche initiale sur le pouvoir de l'écrit à organiser la vie collective, en l'occurrence ici, le design standardisé des panneaux de signalisation et leur stabilité temporelle, liée à l'usage de la tôle émaillée qui résiste aux différents facteurs de détérioration. Les entretiens avec « les gars de la

¹ Une autre performance d'Ukeles (*Washing/Tracks/Maintenance: Outside*) illustre bien cette « pulsation quotidienne ». On y voit la performeuse effacer les traces de pas des visiteurs sur les sols qu'elle vient de nettoyer et repasser dessus inlassablement suivant un tempo monotone, parfois détraqué par la surprise d'événements imprévisibles.

maintenance » ont ensuite révélé la fragilité de ces panneaux et leurs conditions de dégradation, remettant en cause leur puissance d'orientation des usagers. Cette découverte les a conduits à interroger l'efficacité des opérations de maintenance, au-delà de l'analyse des jeux de pouvoir entre professionnels, avec la fameuse analyse du phénomène bureaucratique de Michel Crozier (1964), et à révéler la fragilité des choses considérées initialement comme solides.

D'un point de vue analytique, les auteurs cherchent à aller plus loin que le « Parlement des choses » de Bruno Latour, permettant de représenter politiquement leurs intérêts, ou que son idée de « combler la masse manquante du social », en s'intéressant au rôle de coordination des objets, du fait qu'ils contiennent des scripts. Mais cette approche latourienne sous-estime les opérations de maintenance du fait de la fragilité des choses. Pour que les objets assument leur rôle de délégation, il est nécessaire de les entretenir en permanence car ils s'usent progressivement. Il importe alors de combler l'angle mort des conditions de puissance délégatrice des objets en analysant les conditions de leur stabilité et les façons de les faire durer.

Pour montrer la portée heuristique d'un regard porté sur la fragilité des choses et de leur transformation permanente², les auteurs présentent en détail l'étude du collectif interdisciplinaire bruxellois Rotor (composé d'architectes et designers) qui s'est penché sur les manières dont la matière des bâtiments et des objets se transforme au cours de temps. Le collectif propose un véritable inventaire des formes d'usure qui sont toujours propres à des situations particulières : « L'abrasion, la rayure, l'érosion, le dépôt, le poinçonnement, la fatigue, la déformation, la dislocation, le détissage, et les réactions chimiques ». Cet inventaire va à l'encontre de la tentation de la perfection esthétique des objets, de l'*illusio* du prisme parfait, opposant les objets lisses aux choses portant les traces de leur usure. Ce collectif prône une « diplomatie matérielle capable d'accepter l'usure et de se préoccuper d'elle », qui articulerait le monde de la conception et celui de la maintenance.

A la croisée des problèmes soulevés par le « Parlement des choses » et la cohabitation avec les êtres vivants (Morizot, 2020), Denis et Pontille militent pour une « diplomatie des choses vivantes », y compris des objets du quotidien qui ont tendance à se dégrader mais qui nous permettent d'habiter le monde.

² Ils font référence à Tim Ingold (2013) pour lequel les matériaux sont toujours sur le point de devenir autre chose.

Pour revenir à la notion de « soin des choses » qui constitue le titre de leur ouvrage, Denis et Pontille font référence à la « théorie (féministe) du care » qui s'est focalisée principalement sur les relations entre les personnes. Face au retrait de l'État providence, notamment aux États-Unis et au Royaume-Uni, ce mouvement a critiqué l'idéal libéral de l'autonomie des personnes qui conduit à considérer les maladies comme des défaillances individuelles. Or, les personnes sont prises dans des réseaux d'interdépendance pouvant en fragiliser certaines par accumulation de handicaps. Il importe alors de reconnaître les fragilités de chacun, mais aussi des choses, pour les « faire exister un peu plus ». La critique des objets lisses toujours neufs, inusables, s'apparenterait à la critique de l'autonomie individuelle. Mais cette exigence éthique ne doit pas être institutionnalisée en principe, dissociant les idées des actions. Pour les auteurs, c'est une éthique de la situation au contact des choses et de leur milieu associé. Il en va de même des activités de maintenance qu'il importe d'appréhender dans l'épaisseur des pratiques, afin de comprendre leur portée morale.

1.3 Attention/vigilance

Pour les mainteneurs, l'attention à la fragilité des choses est au cœur de leurs tournées d'inspection qui sont soutenues par toute une série d'artefacts cognitifs et d'outils auxquels ils délèguent une partie de leur travail. Pour caractériser ce qui se trame dans ce travail attentionnel d'entretien et de réparation, les auteurs partent de quatre activités de maintenance, dont deux ont fait l'objet d'observations participantes (l'inspection préalable à l'ouverture d'une station de métro, l'examen d'un réservoir d'eau après son nettoyage). L'analyse des deux autres opérations de maintenance sont le contrôle des photocopieurs dans le cadre d'un service après-vente de photocopieurs (Orr, 1996) et le relevé des pièges à insecte du Quai Branly. Ils montrent toute la multisensorialité en œuvre dans ces visites. Les mainteneurs instaurent une relation dynamique avec les choses permettant de reconfigurer leur sensibilité, d'agencer leur perception qui diffèrent des situations d'usage habituelles (Gibson, 1986). Au-delà de l'engagement dynamique des facultés sensorielles comparable à la danse, les prises des mainteneurs reposent sur des formulaires pré-structurés qui les guident dans leurs relevés méticuleux parfois interrompus par des phénomènes inattendus.

À partir d'exemples précis, les auteurs illustrent le « régime de vigilance » développé à l'origine par Francis Chateauraynaud (1997).

Ce régime d'action articule la routine propre au suivi de repères stabilisés et l'ouverture à l'inattendu, à la « propension des choses ». Les mainteneurs peuvent être alors rapprochés des amateurs étudiés par Antoine Hennion (2009) en mettant l'accent sur leurs attachements réciproques aux choses, issus de leurs expériences individuelles et collectives.

1.4 Rencontres

Dans l'examen de ce dialogue intime avec les choses, les auteurs montrent aussi les moments de leur récalcitrance, ce qui les conduit à mettre en évidence, d'une part, les capacités d'improvisation des opérateurs, et, d'autre part, les échanges beaucoup plus rugueux qui peuvent fortement les éprouver, sinon les rendre malade : exposition aux déchets toxiques, matériaux amiantés et matières radioactives. Ces expositions risquées conduisent à reléguer les mainteneurs dans des emplois de seconde zone, les « sales boulots » réservés aux travailleurs les plus précaires ou les pays pauvres dans lesquels les activités sont délocalisées. Mais, comme dans « les hommes et les machines » étudiés par Nicolas Dodier (1995), l'improvisation face aux situations à risque peut faire l'objet d'un éthos de la virtuosité donnant un sens au travail.

Les observations de Lara Houston (2017) sont mobilisées pour montrer le sens de la débrouille des réparateurs (de téléphones mobiles) et la dimension transformatrice de ces bricolages, dans la forme des objets, mais aussi, dans leur fonctionnalité. À une autre échelle, les auteurs prennent l'exemple de l'entretien (notamment leur étude des effaceurs de graffitis) et de la réhabilitation des bâtiments, qui peut être parfois très radicale, pour mettre en évidence les activités transformatrices de la texture matérielle d'une ville, allant jusqu'à la disparition de certaines constructions.

Le risque de perte ou de détérioration irréversible pose la question de la responsabilité des mainteneurs. Il peut être générateur d'inquiétudes ou d'émotions, notamment pour les objets ou réalisations de grande valeur, ce qui peut conduire les « donneurs d'ordre » à contractualiser l'intervention des mainteneurs ou des ouvriers d'entretien, via des contrats de prestation définissant en particulier les « couples méthodes/supports interdits ». Mais, les auteurs n'approfondissent pas ce point de l'ingénierie contractuelle de la maintenance.

1.5 Les types de temps et les manières de faire durer

Ce chapitre, de loin le plus original, part de l'affaire de la remise en marche de l'horloge Wagner du Panthéon qui s'est arrêtée pendant

près d'une quarantaine d'années. Les polémiques qu'elle a suscitées interrogent les différentes façons de restaurer et de faire durer les choses. Dans tous les cas, il s'agit de « faire (matériellement) l'histoire (de la chose) », suivant l'expression d'Antoine Hennion (2012), histoire qui est souvent problématique du fait que cette production génère un passé en lui assurant des modalités particulières de présence. Qu'est-ce que l'on veut préserver exactement (ontologie) ? Comment et dans quelles conditions ? Quelles ressources plus ou moins coûteuses on y consacre, notamment le recours à différents experts ? Telles sont les questions centrales qui préoccupent les mainteneurs, conservateurs et restaurateurs.

Les auteurs distinguent quatre politiques ou figures de maintenance : la prolongation, la permanence, le ralentissement et l'obstination. Ils mettent principalement l'accent sur ce qu'ils nomment les « gestes ontologiques », le mode d'existence de la chose à maintenir, et les temporalités à l'œuvre dans les façons de la faire durer ; ce qui déroge à l'historicité classique d'un axe de temps linéaire sur lequel on ordonne des faits historiques³. Une même opération peut engager différentes temporalités ou se limiter à une seule, en éliminant une partie de la chose trop coûteuse à garder ; ce qui rend les opérations de conservation toujours délicates du fait des arbitrages à réaliser, des jugements comprenant des délibérations plus ou moins longues autour de l'intégrité de la chose. Cette question ontologique est au cœur du livre de Jean-Pierre Cometti (2015) consacré aux opérations de conservation-restauration et de ce qu'elles nous apprennent sur ce que l'on restaure, au-delà des méthodes et des motifs de la restauration. Elle se pose de manière plus incisive avec l'expansion contemporaine du champ des objets restaurables qui ne se réduisent plus aux seules œuvres d'art⁴. Mais, les méthodes de préservation diffèrent selon qu'elles portent sur un objet conçu comme un « tout achevé en soi », suivant une interdépendance totale des parties et du tout, ou un « objet assemblé » dont les parties sont plus détachables ou autonomes, suivant une conception modulaire des choses.

La politique de maintenance la plus classique est de prolonger la durée de vie des objets en les entretenant régulièrement. On parle alors

³ Les auteurs font référence aux « régimes d'historicité » de François Hartog (2015) qui fait du temps lui-même un objet de l'histoire et qui identifie des régimes au sein desquels s'articulent des rapports spécifiques au passé, au présent et au futur.

⁴ Cometti avance l'idée que finalement tout est objet de restauration possible, parce que tout est devenu réversible. L'objet commun peut être vu comme une œuvre d'art, et, réciproquement (Cometti, 2015, 84).

plutôt d'entretien courant, comme l'activité de nettoyage ou de ménage pratiquée sans ambitions particulières, mise en scène justement par les performances d'Ukeles. C'est une maintenance plus orientée par l'usage que par l'impératif d'intégrité formelle de la chose. Les auteurs présentent un régime de l'action en commun dans lequel les participants ont pour souci d'accomplir une tâche à plusieurs sans trop faire de vagues, comme allant de soi, avec une certaine « décontraction déontologique ». Il est donc caractérisé par un faible niveau de réflexivité. Un point intéressant soulevé par les auteurs sont les réactions sociales négatives provoquées par ces réparations, lorsqu'elles remettent en cause l'intégrité formelle des objets, de façon choquante pour le voisinage⁵.

C'est le passage du « un peu plus » au « toujours » qui témoigne de la figure de maintenance visant la *permanence* des choses. Pour présenter cette politique ambitieuse, les auteurs partent de la préservation du corps de Lénine après sa mort (Yurchak, 2015). Cette histoire pose avec une grande acuité la question de l'authenticité d'une opération de maintenance non programmée. En effet, c'est parce que le cercueil de verre contenant le corps momifié du défunt a bénéficié de très basses températures (lié à un hiver rigoureux) qu'il n'a pas été altéré. Le flux sans discontinuité de soviets et le bénéfice symbolique que pouvait en tirer le régime bolchévique ont conduit à reculer l'inhumation. Au fil des débats, l'horizon temporelle de la conservation du corps s'est élargi et a donné prise à une nouvelle technique de préservation, basé notamment sur l'injection de produits chimiques. Le changement de régime de maintenance à grand renfort technologique allonge la liste des conservateurs et des personnels organisant le rituel du recueillement qui perdure encore aujourd'hui.

Les auteurs changent de décor pour revenir à la fragilité des panneaux signalétiques du métro parisien qu'ils pensaient au départ de leur étude comme indestructibles. Or, c'est le travail régulier de maintenance qui assure leur stabilité et ainsi leur force d'orientation. La permanence de ce « dispositif d'aide à la mobilité » tient simultanément à son design ambitieux et à sa maintenance attentionnée. La différence avec le cas précédent vient du fait que, dès le départ, la permanence a

⁵ Les auteurs font remarquer que dans les pays caractérisés par la pénurie de ressources et de biens, ce bricolage ingénieux et permanent des objets pour maintenir leur fonctionnalité principale est monnaie courante. David Edgerton (2017) parle alors de « créolisation » pour rendre compte d'une autre histoire et géographie des techniques, décentrée relativement au schéma dominant occidental.

été volontairement visée et pensée, nous disent les auteurs, comme une sorte de service universel rendu aux usagers du métro, quel que soit leur point d'entrée dans le réseau de transport et leur familiarité avec ce mode de déplacement.

Bien que tout peut distinguer ces deux cas, Denis et Pontille cherchent à mettre en évidence leurs points communs, afin de bien spécifier cette maintenance visant une permanence des choses qui ne va pas de soi. En premier lieu, la durée au long cours et le jeu de contraintes qu'elle impose n'apparaît que progressivement, mais suivant des circonstances différentes : un dispositif de maintenance existant dans le cas de Lénine, absence initiale de prévision de la maintenance dans le métro, la permanence étant entièrement confiée à l'architecture conceptuelle de la nouvelle signalétique. Il a fallu attendre les multiples défaillances des panneaux pour qu'au bout de trois ans émerge un service de maintenance. En second lieu, dans les deux cas, le travail d'entretien est incessant et nécessite des dépenses incompressibles, bien que l'efficacité des dispositifs se soit améliorée par apprentissage collectif.

Les auteurs analysent le geste ontologique des mainteneurs dans les deux cas. La signalétique et le corps de Lénine sont des concepts trop génériques qui ne définissent pas réellement les prises de la maintenance assurant l'identité (diachronique) de la chose. Paradoxalement, cette fixité s'appuie sur une définition modulaire de l'entité dont on prend soin, comme on le voit dans le cas de la signalétique où chaque panneau détérioré est remplacé à l'identique. Bien que moins évidente que dans le corps de Lénine, c'est pourtant autour d'une certaine modularité que s'est progressivement organisée son éternité. Le fait que des organes puissent être retirés allait à l'encontre d'une conception de l'authenticité basée sur l'intégrité physiologique ; ce qui a été à la source de controverses. Les auteurs décrivent une définition négociée des critères d'intégrité, des propriétés du corps à maintenir et des méthodes de maintenance. Celle-ci donne à voir non pas simplement Lénine, mais le léninisme tel que le Parti le souhaitait et sa volonté de puissance ; ce qui conduit à une forme d'immodestie pouvant faire l'objet de critiques, notamment au regard d'autres priorités. Pour limiter cette critique de la volonté de permanence, il faut alors séparer l'activité régulière des mainteneurs, en les rendant invisibles, et le public venu admirer les choses du passé, afin qu'elles conservent leur aura.

Ce principe de la modularité se retrouve bien dans la pratique de la préservation d'un patrimoine ancestrale, avec l'exemple des temples shinto dans la tradition Shikinen Sengu. Suivant cette tradition, les bâtiments sacrés, une fois démolis, sont reconstruits tous les vingt ans,

ainsi que les trésors qui les habitent. Pour les auteurs, il est intéressant de s'interroger sur la façon de maintenir une forme d'éternité à partir d'un mouvement de régénération radical, au regard de la conception de l'authenticité architecturale occidentale.

En résumé, ce qui rapproche les différents cas de la maintenance visant la permanence, sinon, l'éternité, est l'émergence de principes organisateurs de l'activité qui pointent vers la forme extérieure des choses à préserver plutôt que sur leur usage.

À l'encontre de ce maintien délibéré de l'apparence des choses et de leurs transformations acceptables, apparaît une autre politique de maintenance beaucoup moins ouverte au changement, car il faut à tout prix ralentir le processus de leur détérioration. Ce freinage concerne des choses uniques et, le plus souvent de valeur, à l'instar des ouvrages anciens des bibliothèques qui sont soumis inexorablement à des craquelures, décollements, moisissures, ou, dans un tout autre genre, un programme de numérisation.

Les travaux de Dominguez Rubio (2020) autour du freinage du processus de vieillissement de la Joconde en donnent une autre illustration. Lorsqu'on s'intéresse aux propriétés matérielles du tableau, on s'aperçoit qu'il a été soumis à de nombreuses altérations au cours de son histoire (craquelures, fissures, disparition des rouges qui rendaient un hommage vibrant à sa jeunesse). Les soins quotidiens auxquels « La Joconde » est soumise et la nouvelle technologie de confinement mise en place pour la surveiller (investissement de 6 millions d'euros en 2006), telle un grand malade, cherchent à freiner le processus inévitable de vieillissement. Du fait que ce tableau de Léonard de Vinci est l'emblème du musée de Louvre, elle n'est pas mise en réserve, ce qui est le moyen courant de préserver les œuvres en réduisant leur temps d'exposition au public.

On peut y voir une certaine similitude avec la figure de la permanence déployée dans les cas précédents, à la différence près que le processus de dégradation du tableau est inéluctable. La définition précise de la chose à maintenir constitue la seconde différence. Il n'y a pas de modularité du tableau qui tienne et la préservation doit porter sur l'ensemble des composants dont l'interdépendance constitue la singularité de l'œuvre, ce qui accroît la charge de responsabilité pour chaque opération de maintenance. Le maintien de son authenticité ne se réduit pas au respect d'un jeu de critères préétablis et chaque opération peut faire l'objet de nombreux débats que différentes enquêtes et examens viennent alimenter. Suivant cette dimension exploratoire, elle ne se différencie pas du régime de la permanence.

La diplomatie matérielle est déployée pour toutes les figures de la maintenance, du fait que les mainteneurs ne peuvent pas façonner à leur guise le temps des choses. Pour aller plus loin, les auteurs pointent sur une forme expérimentale de maintenance où les choses durent au-delà de toute volonté humaine. Ils envisagent ainsi une quatrième figure de la maintenance renvoyant à un accompagnement de la dégradation d'une chose particulièrement attachante et de sa disparition progressive en toute dignité, à la manière des soins donnés à une personne en fin de vie. Ils prennent l'exemple d'une sonde dédiée à l'étude de Saturne et dont le projet de recherche qu'elle supportait a été stoppé, tout en laissant la sonde délivrer ses données d'observation par-delà les limites programmées de sa durée de vie théorique (Cohn, 2017). C'est donc la sonde qui dure et non les humains qui la font durer, mais qui se sentent ses obligés. Ils n'arrivent pas à se détacher de ce joyau de la technologie et entrevoient une fin de carrière progressive, ce qui n'a pas été sans mal du fait du changement de l'environnement informatique et de la perte des savoirs techniques nécessaires qui se sont raréfiés au sein de l'équipe. D'un point de vue ontologique, c'est l'enchevêtrement entre la chose et son milieu associé participant à son existence qui devient le cœur de cette figure de l'obstination.

Suivant cette forme spécifique de la maintenance, les auteurs déportent le regard sur la gestion des déchets nucléaires qui obligent à des formes de soin extrêmement complexes. Une des approches défendues par Bernadette Bensaude-Vincent (2021) est de ne pas enfouir ces déchets, avec le risque qu'ils tombent dans l'oubli, mais de les mettre en présence à la surface, afin de stimuler la vigilance des mainteneurs et de les rendre responsables. L'expression de « temps-paysage » utilisée par l'auteure illustre bien comment cette forme de maintenance repose sur la présence des personnes et des choses qui ne sont pas projetées dans un futur trop lointain.

En résumé, dans ce chapitre très stimulant, les auteurs explicitent les différentes façons de problématiser le temps du point de vue de la maintenance. Ils révèlent les principes de ces « agencements temporels » plus ou moins sophistiqués, principes qui ne sont pas forcément revendiqués comme tels. En reprenant l'expression de « temps-paysage », ils soulignent que les façons de faire durer les choses sont simultanément des manières de les faire exister et, pour les personnes, de négocier avec elles un « devenir commun ». Les interrogations suscitées peuvent passer inaperçues tout comme elles arrivent parfois à engendrer des débats passionnés permettant d'explicitier ces principes.

1.6 *Tact et diplomaties patrimoniales*

Ce chapitre montre comment l'authenticité interroge simultanément les formes d'existence et de maintenance des choses dans leurs aspects très concrets. Il s'agit de prendre au sérieux les préoccupations des mainteneurs, ce qu'ils s'autorisent à faire avec les choses, ce qu'ils laissent à l'autonomie de la matière (toujours vivante et avec laquelle ils doivent composer), suivant un « art subtil de l'hésitation ».

Les surprises qui scandent les opérations de réparation et de restauration peuvent amener les mainteneurs à changer de stratégie du fait des modifications des contours de la chose, comme dans le cas de la découverte d'une Mustang ayant appartenu à Johnny Hallyday et d'une fresque inconnue dans une église Viennoise. Les auteurs font tourner leur grille d'analyse des manières de « faire durer » pour rendre compte des débats autour des opérations de conservation-restauration. Cette grille permet de bien comprendre les oppositions traditionnelles dans ce champ (l'immodestie d'un Viollet-le-Duc qui sera dénoncée par Ruskin et Morris, partisans d'une conservation-prolongation minimaliste⁶) et la frénésie patrimoniale apparue au milieu du XX^e siècle. Mais, cette patrimonialisation a été régulée par l'adoption d'un principe d'intervention minimale au niveau des chartes internationales⁷, normalisation qui a été critiquée pour son hégémonisme culturelle. Denis et Pontille montrent que le passage d'un rationalisme historique (retour à l'esprit initial du monument) à un « rationalisme matérialiste », équipé par une instrumentation scientifique croissante, préserve l'idée d'une objectivité maximale assurant l'autorité des experts. Mais, l'intervention minimale doit aussi se déployer au contact des choses, dans un rapport réflexif où le doute peut perdurer.

Ils présentent ensuite l'éthique environnementale débouchant sur une posture politique post-préservationniste, à l'encontre de la *wilderness* américaine qui instaurera les premiers parcs nationaux, suivant une maintenance visant la permanence des choses. Selon les auteurs, cette politique est en contradiction avec une nature en mouvement permanent. En matière horticole, ils font référence aux façons de procéder de Gilles Clément (1997) qui ne cherche pas à tout contrôler mais à faire exister les êtres vivants, à embrasser leur trouble. Il s'agit d'appivoiser la friche tout en lui laissant sa liberté. Cet art relationnel

⁶ Dès le XIX^e siècle apparaît la critique des pulsions conquérantes des architectes et de leur égo créatif.

⁷ Dans le cas de la charte de Venise de 1964, l'idée est que l'on restaure les monuments historiques dans le dernier état connu.

avec les choses en interaction dans un système complexe, sortant du dualisme homme/environnement, revalorise alors le travail des jardiniers. Plus que les êtres particuliers, il s'agit de préserver des relations, des choses entre elles, des choses avec les personnes, de faire preuve de tact. Par ailleurs, une telle posture considère le patrimoine au-delà de la sauvegarde⁸, à l'instar de la géographe Caitlin DeSilvey (2017) pour laquelle il importe de se délivrer de l'idée de maîtrise de la matière, afin de rechercher les « moyens d'habiter le changement plutôt que de le nier ou de l'infléchir ».

1.7 *Conflits*

Les auteurs montrent comment les stratégies industrielles de fermeture des objets, redoublées par les instruments de maintenance électroniques, ont fait émerger un mouvement revendiquant un droit à la réparation dans le monde des réparateurs indépendants de véhicules. Comme dans le cas des respirateurs lors de la pandémie liée au Covid-19, les usagers des équipements sont contraints par des obligations contractuelles qui limitent leurs capacités d'usage et de réparation. Leurs interventions représentent un risque en termes de garantie et d'assurance.

Ce mouvement s'est appuyé sur l'émergence d'entreprises (plateformes) spécialisées dans la mise à disposition de documentation et d'outils dédiés à la réparation d'objets. Ainsi, Kyle Wiens fonde l'entreprise *iFixit*, au moment de la crise sanitaire, à partir de la construction d'une base de données participatives. Cette base vise à produire des manuels de réparation de matériel médical de différents constructeurs et en favoriser l'accès, suivant la logique collaborative de l'*open source* en matière de logiciel qui va se heurter au *copyright* des constructeurs.

À partir de l'expérience marquante de la maintenance des respirateurs, Denis et Pontille posent la question de savoir qui peut et qui doit entretenir les machines, question qui conduit à celles de la normalisation de la maintenance et de la circulation des connaissances. Le recul des restrictions en matière d'intervention sur les objets s'est

⁸ Plus généralement, notamment en matière archéologique, cette critique s'appuie sur le fait que la délégation aux objets matériels (découverts) de transmettre une mémoire aux générations futures est une chimère et qu'en voulant préserver les restes du passé on les bourre d'adjonctions étrangères menaçant leur authenticité, comme si ces choses n'étaient pas vouées progressivement à disparaître.

institutionnalisé aux États-Unis⁹, puis en Europe, avec les plans d'action autour de l'économie circulaire visant à prolonger leur durée de vie et à valoriser la maintenance. Mais plus que des oppositions d'intérêts entre des groupes professionnels, ce sont surtout des formes de relations aux choses qui les distinguent.

Les auteurs reviennent sur la politique (de maintenance) de la prolongation au cœur des activités de réparation. La durée de vie de ces objets, le plus souvent de peu de valeur, est une affaire politique. Ils rappellent les débats, notamment en France, autour de la notion d'« obsolescence programmée », notion qui repose sur l'idée que les activités de conception visent à réduire la durée de vie de certains biens de consommation. Les exemples de stratégies explicites d'entreprises (notamment le cartel des fabricants d'ampoules électriques) témoignent que cette politique de prolongation ne va pas de soi. Cette politique a ses détracteurs qui vont des industriels les plus cyniques à ceux qui doutent de l'intérêt public d'une stratégie de préservation trop interventionniste et qui s'avère contreproductive. Dès le début du XX^e siècle aux États-Unis, les produits jetables (dont les coûts de production sont inférieurs aux coûts d'entretien) ont été présentés comme une libération des consommateurs, exemptés de toute activité d'entretien et de nettoyage, ou comme un moyen de développer l'économie nationale favorisant une société d'abondance à grands renforts de progrès technique et de marketing. Cela sera le cas de l'industrie automobile avec la domination progressive de *General Motors* sur *Ford* dont la stratégie industrielle initiale avait reposé sur l'idée d'une voiture à vie.

Dès les années 1950, la consommation de masse a fait l'objet de critiques véhémentes, dénonçant en particulier la manipulation des désirs et, à partir des années 1970, les désastres écologiques. Une nouvelle ère de la prolongation pour préserver l'environnement émerge timidement puis se consolide à partir des années 1990 avec la notion de « développement durable », mais sans véritablement remettre en cause le modèle de l'économie dominant basé sur l'obsolescence des produits. Plus récemment, en Europe puis en France avec l'Ademe, l'économie circulaire intègre de plus en plus les activités de réparation afin d'accroître la durée d'usage.

⁹ Dès 1956, la politique d'intégration verticale (des activités de maintenance) d'IBM a été attaquée en justice au moyen de la loi anti-trust américaine ; ce qui conduit le géant de l'informatique à abandonner sa position de monopole, notamment à former des techniciens venant d'ailleurs. On peut ajouter que ces techniciens étaient de formidables ambassadeurs de la technologie IBM qui formaient ensuite tout un ensemble d'usagers à la nouvelle technologie.

Aux États-Unis, les conflits autour du droit à la réparation, accentués par l'informatisation des objets, ont conduit à l'expropriation des consommateurs, du fait des restrictions d'usage des produits introduites par la propriété intellectuelle, notamment via la protection du code informatique par le *copyright* (*Digital Millenium Copyright Act* de 1998) qui s'est étendu au-delà du monde du logiciel aux objets courants. Les fermiers américains se sont vus ainsi dans l'impossibilité de prendre soin de leurs machines agricoles et ont dû adopter des stratégies de contournement, en craquant les logiciels de contrôle. Les « collective actions » ont permis de réduire la sévérité de la législation et ont rendu plus ambitieuse la politique de prolongation permettant d'accroître l'autonomie des usagers. Ce mouvement militant, nous disent les auteurs, cherche aussi à affranchir les consommateurs de la technologie contemporaine, à laquelle ils ne peuvent pas toujours échapper, en ouvrant les « boîtes noires » et en partageant les connaissances spécifiques qui favorisent les apprentissages collectifs. C'est donc un droit à la connaissance qui est revendiqué. La circulation des connaissances est au cœur de communautés de mainteneurs qui se développent suivant des formes d'organisation différentes : des pratiques de *reverse engineering*, auxquelles se livre un groupe de réparateurs locaux, aux forums sur internet dessinant un « globalisation par le bas », en passant par des politiques d'entreprise qui cherchent à développer ces communautés autour de la maintenance de leurs produits et de la diffusion des savoirs associés.

Ces collectifs militent pour la valorisation des métiers de la maintenance dont les activités repeuplent les descriptions désincarnées de la vie matérielle et génèrent des échanges en dehors de circuits rationalisés et contrôlés de l'accumulation capitaliste. Au-delà du problème des « sales boulots », les auteurs considèrent que la maintenance est un opérateur d'émancipation en instaurant un rapport plus attentionné aux choses, en répondant à leur fragilité, sinon en poussant les mainteneurs à être leurs obligés, afin de remédier à des situations d'abandon. À l'instar de l'horloge Wagner du Panthéon, ils mentionnent les « délaissés patrimoniaux », restaurés par le groupe de militants clandestins *Untergunther* revendiquant le droit d'être touchés par les choses, face au désengagement des pouvoirs publics et de l'inaction des administrations qui n'en font pas leur préoccupation principale.

2. Perspectives critiques : l'économie de la maintenance

La démarche de Denis et Pontille souligne la portée politique des activités de maintenance, tout en montrant leur variété, à rebours du régime capitaliste encourageant l'obsolescence des produits. Pour la plupart, ces activités composeraient par petits plis un monde plus habitable en dépliant le présent et en l'épaississant d'une durée en train de se faire. Les auteurs mettent donc l'accent sur l'aspect génératif des politiques de maintenance, à l'encontre d'une vision fixiste des choses qui sous-estime leur capacité à se transformer. Ils cherchent aussi à faire compter ces activités et à valoriser celles et ceux qui les pratiquent, dans une configuration où dominent les récits triomphants et individualisant de l'activité innovante.

La maintenance interroge aussi le choix des choses à préserver, qui ne peut pas être complètement fixé *a priori* en toute généralité et doit faire l'objet d'une mise en débat. Il n'y aurait pas de hiérarchies indiscutables entre les choses à faire durer. Dans toutes les figures de la maintenance, sont posées des questions d'estimation des coûts économique, mais aussi de « modestie », et donc d'ajustement à chaque situation. Ce pragmatisme conduit les auteurs à penser la question de l'évaluation comme une opération située de négociation de critères émergents. Plutôt que des choses qui comptent individuellement, c'est aussi la saisie de leur interdépendance au sein d'un éco-système, qui est décisive.

Suivant une perspective critique, nous allons revenir sur ces deux apports principaux de l'ouvrage, à savoir la portée politique de la maintenance et l'évaluation située des choses qui comptent, de leur valeur, ce qui interroge la méthodologie empirique suivie et qualifiée de « démarche déambulatoire » par les auteurs. Mais, c'est aussi la question de la montée en généralité des résultats de leur analyse qui est posée, en référence à une nouvelle économie, renvoyant dos-à-dos le surenchérissement technologique, témoignant de la domination de l'homme sur la nature, et la « décroissance », basée sur l'abandon de certaines technologies ou de préservation systématique de certains espaces naturels (doctrine américaine de la *wilderness*). Le risque de la *wilderness*, bien identifié par les auteurs, est de dépolitiser l'acte de conservation, alors qu'elle produit des hiérarchies indiscutables, sources d'inégalités. Mais, cette politique de relance des épreuves sur ce qu'il importe de conserver, de réparer ou de détruire, ainsi que les savoirs associés à ces opérations, ne peut pas faire l'impasse de l'étude des formes organisationnelles de la maintenance, des conditions de

l'apprentissage individuel et collectif des mainteneurs. Nous verrons aussi que les agencements organisationnels peuvent être reliés plus généralement à des formes conventionnelles de mise en valeur des choses qui structurent les pratiques, au-delà de la singularité des situations. Pour commencer, nous repartons de la métaphore de la danse mobilisée par les auteurs pour rendre compte de la dynamique de la maintenance, en en soulignant tout l'intérêt mais aussi les limites.

2.1 *La référence problématique à la danse*

Dès le départ de leur ouvrage (et sa couverture l'illustre), Denis et Pontille s'inscrivent dans la lignée de l'art conceptuel de la performeuse Laderman Ukeles. Celle-ci a également inspiré la théorie féministe du *care*, théorie sensible aux conditions de travail de ceux et celles qui prodiguent les soins et à la répartition des tâches entre les personnes. De leur côté, pour décrire la portée de leur recherche, les auteurs ne parlent pas d'approche mais de « geste » que l'on peut rapprocher de la notion de « posture » (sociologique) qui ne serait pas dénuée de dimension esthétique, comme toute expérience approfondie.

Mais, s'ils font souvent référence aux performances de l'artiste féministe, bien peu est dit sur sa performance originelle, citée dans le chapitre 1, et la façon dont elle peut être interprétée, au-delà des intentions de la performeuse et de la référence à l'œuvre de Marcel Duchamp¹⁰. Signalons que dans son manifeste de 1969, elle propose une « Exposition d'art de maintenance » pour performer la « maintenance pure » comme pratique artistique. Tout en reconnaissant le caractère répétitif et fatigant des activités domestiques, elle leur confère une valeur artistique et se définit elle-même comme une artiste de maintenance : « Désormais, je ferai ces tâches quotidiennes de maintenance (...) et je les exposerai comme de l'art ». Comme le mentionne Caroline Ibos (2019), dans le geste artistique que constitue le manifeste se trouve

¹⁰ Les auteurs n'approfondissent pas cette référence à l'auteur des ready-made qui jouait avec les conventions, avec ce que l'on peut dire et son contraire, avec la superposition de l'absence et de la présence. Dans la performance citée dans le chapitre 1, l'authentification par le conservateur du tampon « Maintenance art work » apposé par la performeuse sur la vitrine, après sa pantomime de l'agent d'entretien, renvoie à la définition la plus formelle de (l'acte) authentique (rédigé avec toute la solennité requise), la plus neutre. Ce qui est authentique est ce qui est juridiquement authentifié. La performeuse voulait sans doute mettre l'accent sur la dimension conventionnelle de l'authentification et de ce qu'est une œuvre d'art et, en même temps, pointer sur une forme d'authenticité par la présence, par l'engagement des corps dans la situation.

le dépit de Laderman Ukeles face aux contradictions entre les prétendues valeurs d'émancipation de l'avant-garde artistique new-yorkaise (le souci de soi du créateur) et les normes des classes moyennes auxquelles les artistes n'échappent pas.

Mais au-delà de la visée idéologique de la performance inversant les statuts des personnes et des choses (la vitrine est magnifiée, la momie ignorée), jusqu'à quel point peut-on considérer l'activité de nettoyage comme un travail artistique ? Certes les performances d'Ukeles cherchent à valoriser les activités de maintenance et à amoindrir leur frontière avec les activités de conception lorsque les corps sont engagés dans les situations. Cet engagement serait d'ailleurs propre à rapprocher l'expérience ordinaire du nettoyage de l'expérience artistique, dont la réalisation de l'œuvre d'art ne serait que la figure extrême (Dewey, 2003). Suivant cette approche pragmatiste défendant une « philosophie des usages » des objets, on pourrait aussi emboîter le pas de Cometti (2015) qui définit les propriétés artistiques, non pas en référence à des caractéristiques intrinsèques des objets, mais dans des modes d'usage et d'activation, porteurs d'expérience. L'objet commun, la vitrine nettoyée de la performance d'Ukeles, devient alors une œuvre d'art, à condition de l'avoir expérimentée, ajoutons, et non en référence à un processus de convergence mimétique des jugements.

Les auteurs sont finalement conduits à opposer deux « idéologies de la performance », celle d'Ukeles qui vise à démystifier le génie individuel et à rendre visible le travail artistique des mainteneurs, et celle en œuvre dans les discours managériaux autour de l'innovation disruptive glorifiant le créateur individuel. Mais cette mode managériale, dont les sciences de gestion ont le secret, est loin d'être dominante même si aujourd'hui la conception de l'innovation basée sur le modèle de la start-up et de l'inventivité de leurs fondateurs (déposant des brevets) est très prégnante (Bessy, 2022).

En voulant dupliquer le geste artistique et politique de l'artiste féministe, ils font un usage intensif, tout au long de leur développement, de la métaphore de la danse pour souligner, au-delà de l'engagement des sens dans les replis des corps, la continuité de la maintenance opposée à la dimension disruptive de l'innovation. Mais, on pourrait symétriser et dire que, depuis les années 1980, la danse contemporaine glorifie le coup de génie des chorégraphes considérés comme de véritables artistes, instaurant une hiérarchie avec les danseurs, tout comme la mise en avant du geste créatif d'un architecte lors d'une opération de réhabilitation d'un bâtiment, ou d'un conservateur aux prises avec la restauration délicate d'une œuvre mal en point, tend à invisibiliser

le travail des collaborateurs. Et c'est bien à ce statut d'artiste que prétend accéder Ukeles, même si, avec modestie, elle cherche à valoriser tous les participants de la performance, de sa performance telle que les journalistes la lui attribuent par convention.

La référence à la danse tend à horizontaliser les rapports de travail en mettant l'accent sur la coordination des activités dans une relation attentionnée aux soins apportées aux choses et aux personnes. C'est dans ce sens que les auteurs utilisent l'expression de « danse de la maintenance », dans leur conclusion du chapitre 4 (*Rencontres*), pour rendre compte du fait que les mainteneurs agissent de *concert* avec les choses et s'accordent au *rythme* qui convient, tout en ménageant les corps de chaque participant. Dans ses différentes performances, Ukeles aurait fait *guincher* les mainteneurs dans les rues des villes dans lesquelles les habitants et les officiels étaient invités à se fondre aux *ballets* improvisés. Le lexique de la danse est utilisé par les deux sociologues pour signifier que le soin des choses, dans la maintenance des grandes infrastructures urbaines, se déroule suivant une « chorégraphie humaine et artefactuelle, où les corps en présence composent une œuvre commune par la succession de gestes codifiés et d'improvisation *ad hoc* » (164).

Plus précisément, les auteurs font référence à la notion de *dance of agency* d'Andrew Pickering (2012) pour signifier que les *partenaires* alternent entre moments de passivité et d'activité. Comme ils le soulignent, Tim Ingold va reprendre cette métaphore de Pickering pour décrire le guidage du cerf-volant par la personne et, inversement, de ses pas pour suivre parfois, de façon effrénée, la course de la pièce de tissu. Il va néanmoins plus loin que les interactions au sein d'un binôme, en adjoignant les courants d'air et les plis du terrain. Et pour d'autres pratiques, toute une série d'instruments et d'artefacts cognitifs. Mais, plus fondamentalement, l'anthropologue écossais laisse de côté ce va-et-vient *latéral* pour privilégier le mouvement *longitudinal* de la danse collective concentrant un déploiement de gestes suivant une musique qui n'est jamais tout à fait la même.

L'invitation (à la danse) d'Ingold sied bien à la démarche des auteurs, y compris dans la structuration de leur ouvrage. Ils décrivent la maintenance comme une danse déployant le présent et reprenant à chaque fois le fil des enchevêtrements des flux de matière pour tisser la continuité des choses, par-delà l'apparente nécessité de l'acte instantané. Mais, au-delà de l'usage parfois un peu excessif et angélique que les auteurs en font, la métaphore de la danse collective, qui se décline aussi en différents genres, mériterait de plus amples explications. Par

ailleurs, elle n'est pas suffisante pour analyser les formes organisationnelles dans lesquelles s'inscrivent les activités de maintenance, bien que l'on pourrait différencier les danses collectives suivant les rapports hiérarchiques que chacune instaure entre les danseurs.

2.2 Les formes organisationnelles des activités de maintenance

Tout comme les auteurs n'ont pas tenté de décrire l'ensemble des univers dans lesquels se déroulent les activités de maintenance¹¹, et notamment les installations industrielles caractérisées en plus par la gestion du risque (santé des travailleurs, préservation de l'environnement), ils n'ont pas cherché à monter en généralité, à faire système, en comparant, de façon systématique, les caractéristiques des quatre « politiques de maintenance » qu'ils ont seulement tenus à contraster.

Pourtant, ils reconnaissent dès l'introduction générale que les façons de faire durer reposent sur des formes d'organisation pratique du soin (en particulier, qui en prend soin ?) et des définitions de la chose, au sens d'une identification plus ou moins explicite des éléments qui la constituent. Mais, ils préviennent aussi le lecteur que leur but est de raconter des histoires pour aiguïser notre propre sensibilité, plutôt que présenter une vue globale sur la maintenance. Il importe alors de ne pas s'abstraire de la singularité des rencontres matérielles faites au cours des opérations de maintenance et d'assembler des récits qui permettent d'entendre, sinon d'amplifier, la voix des mainteneurs plutôt que celle des auteurs.

Si les auteurs proposent une « politique de la maintenance » dont ils rappellent les principaux points dans leur conclusion générale, ils ne décrivent pas vraiment des « politiques de la maintenance », mais plutôt des figures centrées notamment sur des manières de faire durer les choses.

En effet, la notion de « politique » supposerait une caractérisation plus formelle, du fait qu'elle repose sur des règles explicites (telles que les principes contemporains de restauration de stabilité, de réversibilité et de lisibilité), mais aussi, des conventions de coordination plus implicites définissant à la fois les propriétés pertinentes des choses et ce qui

¹¹ Lorsque l'on soulève par exemple l'épuisement des ressources énergétiques ou les changements climatiques, cela conduit à des modes de production et de consommation plus sobres. Ou, encore, sur le développement exponentiel des technologies numériques, servant à l'archivage des données, qui constitue un défi de conservation inédit. La maintenance concerne alors la façon de faire le tri et de faire disparaître, en lien avec des enjeux de concurrence des mémoires.

est acceptable de faire, comment et par qui ? Ce qui conduit à décrire des formes organisationnelles. Les auteurs évoquent bien les problèmes d'agencement organisationnel de la proximité dans la maintenance des grandes infrastructures énergétiques ou de moyens de transports (les voitures de train ou les avions) et de détermination et d'organisation des ressources humaines qu'il faut y consacrer. Ils rendent compte des conflits, dans le chapitre 7, autour de l'organisation des activités de réparation et de la formation de techniciens extérieurs aux entreprises de construction des équipements, qui génèrent toute une ingénierie contractuelle. Ils distinguent même différentes communautés de réparateurs. Mais ils n'approfondissent pas l'analyse des agencements organisationnels de la maintenance suivant les manières typiques de faire durer les choses. Ils mentionnent d'ailleurs d'autres façons de problématiser le temps. Pour les industries à risque, ils critiquent le cadre trop formaliste de la maintenance conduisant notamment à définir les compétences des opérateurs au seul prisme de la vérification de critères toujours plus nombreux.

En se concentrant sur l'examen minutieux des séquences d'interactions entre les hommes et les choses dans un laps de temps assez court (tourné d'inspection), peu est dit sur les apprentissages des mainteneurs et le rôle des artefacts cognitifs (incorporant des savoirs et des règles d'organisation) qui structurent les pratiques et dont la conception s'étale sur plusieurs décennies (Hutchins, 1993). Les personnes sont généralement qualifiées par les auteurs de « mainteneurs », afin de montrer ce qu'ils ont de commun suivant une approche transversale à des univers très hétérogènes. Ils font aussi référence au « peuple des choses » pour pointer l'invisibilité d'une foule de personnes qui travaillent dans l'ombre. Mais, ils auraient pu mieux spécifier les qualifications dont ces personnes font l'objet, suivant les organisations qui les emploient, au-delà des petits indépendants.

Pour bien comprendre comment se font les apprentissages, il serait utile de se référer plus précisément aux études sur les « communautés de pratiques » (Lave et Wenger, 1991). Ces recherches montrent que la communauté se rappelle en faisant (*remember by doing*) par réitération des gestes, sans avoir besoin d'explicitement les savoir-faire propres à ces pratiques pour les transmettre aux nouveaux arrivants, ou, seulement, à partir de récits d'expériences marquantes reposant sur des perceptions en commun. L'importance d'un langage de description, cristallisant un apprentissage collectif autour d'une nouvelle technologie, est bien mis en évidence par l'étude des techniciens de maintenance des photocopieurs Xerox réalisée par Orr (1996), citée par ailleurs par Denis

et Pontille. Ces prises partagées, à partir d'un langage (indigène) commun, permettent d'ancrer des conventions de trans-identification des photocopieurs intégrés successivement dans des organisations différentes.

De ce point de vue, dans l'analyse des tournées d'inspection présentée dans le chapitre 3, les auteurs passent assez rapidement sur l'articulation entre l'engagement des facultés sensorielles des mainteneurs et leur appui sur des formulaires d'inscription reposant sur des repères d'observation préétablis, pour mettre l'accent sur le régime de vigilance. Peu est dit sur les prises partagées entre mainteneurs permettant de retracer la carrière de chaque chose, au-delà de la succession des relevés des objets permettant un suivi et un contrôle à distance. Or la transmission des savoirs sur chaque chose, par exemple un photocopieur, supposent la recension des épreuves de réalité qu'elle a passé avec succès, à la manière d'un *book* qui sert à attester les compétences d'un professionnel (Bessy, 1997). Cette biographie de la chose lui donnant une identité diachronique, à laquelle un nom propre peut lui être attaché (Orr, 1996), est bien plus riche que le suivi informatique des états successifs de l'objet, à partir de critères objectivables, et permet de la reconnaître et de répondre à ses besoins. Cette chronique est constituée progressivement par les mainteneurs en s'ouvrant à ce que leur dit chaque machine, et non en la noyant dans la généralité. Elle repose sur un rapport d'échange différent d'un rapport de domination de l'humain sur le non-humain.

Ces conventions de trans-identification des produits, différentes des conventions de qualité basées sur des équivalences conformes à un prédictat¹², permettent de définir les qualités pertinentes et d'anticiper au mieux les soins à apporter à chaque chose, ainsi que les obligations et les responsabilités des mainteneurs. Les dispositifs contractualisés d'intervention sur les choses basés sur une forme de standardisation, qui font fi de ces conventions descendant dans la particularité des choses, peuvent être alors contraignants pour les mainteneurs, mais les

¹² Nous tenons cette distinction de Robert Salais (2022) dans un article où il revient sur l'apport de David Lewis (1969) à la théorie des conventions. En complétant l'approche de Lewis, à partir de la distinction aristotélicienne entre l'objet et la chose, Salais distingue deux types de convention contrastant deux principes d'action : qualifier les objets suivant un principe général, à partir d'anticipations croisées, ou identifier les choses selon un principe de particularité, basée sur l'engagement des facultés sensorielles et le « concernement » des choses pour savoir comment agir dans la situation.

fabricants d'équipement ont parfois tout intérêt à ne pas appliquer les contrats à la lettre.

Lorsque l'expertise des mainteneurs repose sur un long apprentissage de savoirs à forte dimension tacite, cela suppose une certaine ancienneté des participants dans la communauté professionnelle au sein d'un marché interne du travail d'une entreprise ou d'une profession (ou même d'une région) fabriquant des lieux, des langages et des devenirs communs (Bessy, 2003). De ce point de vue, le démontage-remontage à période régulière des temples shinto japonais illustre bien la création de « routines » qui sont transmises au fil des générations. Elles peuvent générer de l'invention à partir du moment où leur activation dans un domaine bien maîtrisé génère de nouvelles combinaisons productives. C'est la maîtrise des repères les plus habituels qui rend attentif à des éléments plus difficilement appréhendables et favorise l'innovation de nature incrémentale¹³.

2.3 La valeur des choses

Quelle que soit l'organisation, la maintenance pose la question des équipements ou des objets dont elle est amenée à se défaire et dont elle accompagne la mise au rebus, à partir du moment où les coûts de conservation sont considérés comme trop élevés relativement aux services qu'ils rendent, du point de vue de leur usage. Ils peuvent être déclassés d'autant plus vite que leur entretien et leur réparation ne sont plus permis, comme on l'a vu avec les politiques des constructeurs de « fermeture » des objets, ou qu'ils sont considérés comme démodés avec le risque de renvoyer une mauvaise image de l'organisation, ou, encore, qu'il existe sur le marché des équipements présentant de meilleures performances techniques ou accroissant le nombre de fonctionnalités. Mais, ils peuvent aussi faire l'objet d'un processus de patrimonialisation du fait de leur force mémorielle du passé ancrant les entreprises dans une tradition ancestrale qui valorise leurs produits. Elles doivent

13 À titre d'illustration, on pourrait inférer les implications organisationnelles des autres figures de maintenance. La simple prolongation des choses peut s'accommoder de formes d'organisation lâche basée sur des mécanismes contractuels standards et une mobilité des mainteneurs dont l'apprentissage est rapide. À l'inverse, le freinage de la détérioration d'œuvres de valeur, en multipliant les opérations de conservation-restauration, conduirait à des organisations intégrant des experts dont le long apprentissage articule des connaissances tacites à des savoirs formels. La maintenance-obstination n'implique pas d'organisation particulière, mais surgit néanmoins dans les configurations où les mainteneurs ont le temps de s'attacher aux choses qui font faire partie de leur propre histoire en devenant leurs obligés.

veiller à garantir la permanence de ces équipements ou, pour les plus vulnérables, à freiner leur processus de détérioration. Elles peuvent aussi les garder en réserve pour les revendre à la meilleure occasion, en inventant des dispositifs de confinement pour assurer leur bonne conservation.

On reconnaît aussi les formes conventionnelles de mise en valeur des choses dont la structure a été élaborée par Luc Boltanski et Arnaud Esquerre (2017). Conçues pour analyser les façons dont les acteurs justifient le prix des marchandises, cette approche permet aussi de comprendre le soin que l'on accorde aux choses et ce que l'on cherche à entretenir en elles. Rappelons que cette structure est construite autour de deux axes : un axe de différenciation opposant les modes analytique et narratif de présentation des marchandises ; et un axe temporel relatant leur puissance marchande, à savoir si les choses se déprécient ou s'apprécient avec le temps. Ainsi, la « forme standard » renvoie à la production de biens de consommation en grande série avec une différenciation des prototypes plus ou moins marquée. La valeur des produits se dégrade au cours du temps, jusqu'à devenir des déchets, soit par usure ou par obsolescence plus ou moins programmée. Il en résulte qu'une trop grande différenciation des produits rend problématique leur réparation en l'absence de pièces standardisées de rechange.

Il n'est pas question ici de faire correspondre ces formes de mise en valeur des choses avec des manières de les faire durer, mais de pointer certains liens. À l'échelle d'un litige, ces formes conventionnelles peuvent être mises en débat, tout comme au sein d'une même forme différentes valeurs sont revendiquées. Ou, même, comme les auteurs le soulignent en suivant l'approche pragmatiste de John Dewey, la valeur (parfois inattendue) des choses peut être de l'ordre de la révélation, et non pas issue d'un jugement basé sur des critères prédéfinis. Mais, à l'échelle d'une pratique de maintenance, certaines valeurs ou formes de mise en valeur peuvent se cristalliser dans des dispositifs assurant une régularité aux opérations, ce qui n'évacue pas certains ajustements dans les situations non anticipées. Œuvres les collections sont entretenues pour assurer leur permanence au titre de leur force mémorielle, mais des collectionneurs peuvent investir dans des dispositifs coûteux de confinement des œuvres, afin de procéder à des reventes profitables, suivant la « forme-actif » de mise en valeur des choses¹⁴.

¹⁴ Les auteurs donnent l'exemple des *freeports*, installées dans des villes aux conditions fiscales favorables, dans lesquels sont stockées des œuvres qui peuvent

Précisons qu'il y a une certaine proximité entre les modes de présentation des marchandises (analytique ou narratif) et le fait que la maintenance porte sur l'entretien des fonctionnalités ou principalement sur la forme. Concernant l'axe temporel, la « forme tendance » est à la base des stratégies d'obsolescence programmée réduisant le souci d'entretien des choses. Le développement de la publicité et du design conforte l'organisation de l'industrie des biens de consommation en référence au monde de la mode, avec la sortie de nouvelles collections qui satisfont le désir de distinction des classes aisées. Elle crée de fortes asymétries en matière de maintenance, car les plus riches se dispensent de toute activité d'entretien et la délèguent aux plus pauvres. À l'opposé, la « forme-collection » pousse à faire durer le plus possible des choses en freinant leur détérioration afin de maintenir leur intégrité formelle ; ce qui peut mener à des restaurations ou des dispositifs de confinement particulièrement onéreux et orchestrés par des experts dont les jugements peuvent être controversés, remettant en cause leur statut.

Ces questions de statut sont en jeu dans l'organisation des activités de maintenance, notamment les opérations de restauration qui mettent à l'épreuve de choses souvent uniques. Si, dans le chapitre sur le *tact*, les auteurs mentionnent des querelles d'expertise, ils n'en tirent pas toutes les conséquences en matière d'asymétrie de prise entre les personnes. De nombreuses recherches ont été consacrées aux luttes d'expertise qui émergent dans la définition des critères d'authenticité ou de la valeur esthétique¹⁵. Ces luttes sont liées à l'organisation des professions (notamment les conditions d'entrée) ainsi qu'à la concurrence-coopération à laquelle elles se livrent sur le « marché de la conservation-restauration » (Lahire, 2015). L'importance croissante des garanties juridiques et scientifiques sur ce marché, intimement lié au marché de l'art, remet en cause la place des historiens de l'art ou des experts attitrés, sinon des amateurs (Bessy et Chateauraynaud, 2019).

L'émergence d'un nouveau régime d'authentification basé sur les technologies de pointe et des protocoles d'expérience a pour conséquence de réduire l'accès des profanes et donc leur prise de parole lorsqu'il s'agit d'affaires de réhabilitation d'édifice ou de commande

changer de propriétaire sur le marché de l'art, sans être soumises aux aléas du transport international, ni même être exposées publiquement (236).

¹⁵ Voir les débats analysés par Nathalie Heinich (2009) dans le cadre des commissions procédant à l'inscription de biens immobiliers à l'inventaire des monuments historiques, notamment autour des questions d'authenticité.

publique. Le régime d'authentification par la présence (Bessy et Chateauraynaud, 2014), tel qu'il opère dans le cadre de la conservation et du transport des reliques, est ainsi relativisé par rapports aux modes de preuve relevant d'une autorité et donc à des experts et leurs critères ésotériques.

Ce culte ancien des reliques des saints (qui est toujours en cours avec les ostensions) basé sur l'efficacité rituelle (inspiration, grâce, guérison, miracle) déroge à notre ontologie naturaliste, séparant de façon nette les sujets et les objets. Suivant la classification des ontologies de Philippe Descola (2005), il correspondrait à une ontologie animiste qui n'introduit pas de discontinuité entre les êtres, du point de vue de leur intériorité, ici tous les êtres ont une âme¹⁶. Le cycle de destruction-reconstruction des temples shinto, évoqué par les auteurs, permettrait « d'assurer aux esprits la possibilité de disposer d'un habitat aux matériaux toujours purs et solides, mais aussi la transmission de savoir-faire millénaires à chaque génération d'artisans d'exception qui parachèvent leur formation en participant à l'événement » (212). Ils ajoutent également, que dans ce processus de régénération, la dimension chorégraphique est très présente par toute une série de rituels, s'étalant sur sept années, allant de la coupe des cyprès effectuée avant le démarrage des constructions, jusqu'à l'enfouissement des versions anciennes des trésors, en passant par la fabrique des tissus, épées et poteries. Mais, plutôt que d'une danse, il s'agit plus simplement pour nous d'une « communion » qui cherche à actualiser une présence et rassemble de nombreux participants affluant de tout le pays (afin que les esprits puissent être déplacés avec succès).

Cette sensibilité propre à « propension des choses » a été analysée par le philosophe François Julien (1992) pour rendre compte de la pensée chinoise traditionnelle poussant à laisser advenir les choses, à les écouter, à l'encontre d'un engagement héroïque (d'un réparateur) propre à la pensée grecque ou, encore, le détachement contemplatif. La question de recherche qui est posée est aussi celle de la variété des politiques de l'authenticité dans les différentes cultures (Appadurai, 1986).

¹⁶ Chez Descola (2005), les ontologies reposent sur les différentes manières de construire les continuités et les discontinuités entre les êtres du point de vue de leur intériorité et de leur extériorité.

Conclusion

C'est à cet « éternel retour, sans héros, ni héroïnes » de la maintenance que les auteurs se sont attelés dans cet ouvrage, à ces opérations anodines qui permettent d'éviter la détérioration, la panne ou le surencombrement. La série de récits qu'ils nous présentent montre toute la puissance de révélation de ce cadrage centré sur la génération de la continuité des choses. Cette continuité est elle aussi vecteur d'innovation, mais en la débarrassant de son caractère exceptionnel.

Cette problématique de l'attention aux choses débouche sur une approche post-préservationniste qui examine les façons dont les matières évoluent comme des opérateurs d'attention à la multiplicité des agencements matériels, dans la lignée de Tim Ingold, afin d'accompagner les transformations et de les infléchir à la marge. Cette posture serait beaucoup plus radicale que celle de l'économie circulaire qui resterait dans un schème productiviste, à la différence près de la conception de cycles (produits-matières) courts. Mais c'est sous-estimer que les opérations de tri et d'orientation des matériaux supposent des compétences identiques aux activités de maintenance. Elles reposent sur une inscription des choses dans des « temps-paysage » assurant leur économie. Les auteurs commencent pourtant dans leur introduction à présenter toutes les menues opérations d'entretien et de réparation d'objets d'usage courant auxquelles les personnes se livrent quotidiennement, afin de faire face à leur dégradation et de retarder leur passage à l'état de déchet. De ce point de vue-là, ils auraient pu mentionner la littérature française sur les reconversions des choses et des personnes et les échanges de savoir qu'elles peuvent occasionner¹⁷.

En mettant l'accent sur l'attention et sur l'ajustement des mainteneurs à la fragilité des choses, ils rendent certes compte du travail des mainteneurs qui sont pleinement engagés de façon harmonieuse dans leurs activités, mais pas de la majorité des salariés ou sous-traitants qui travaillent dans des conditions précaires et éprouvantes, au péril de leur santé. Il importe alors de préciser les conditions organisationnelles dans lesquelles les activités de maintenance peuvent au mieux se dérouler en assurant le bon traitement à la fois des personnes et des choses, y compris en interrogeant les droits de propriété sur les choses et les hiérarchies entre les choses. Savoir quelle activité industrielle maintenir ou quelle chose faut-il préserver et transmettre aux

¹⁷ Voir notamment les travaux sur les « bricoleurs » de Delphine Corteel (2020) et son ouvrage collectif sur le travail des éboueurs avec Stéphane Lelay (2011).

générations futures pose une autre série de questions, mais qui ne sont pas indépendantes des premières, car c'est l'engagement dans les activités de maintenance, au sens le plus général du terme, qui ouvrent aussi de nouvelles voies. C'est la ligne de recherche définie par les auteurs mais qui demande à être plus approfondie, mieux ancrée dans une économie et débattue publiquement, notamment en articulant *design* des objets et maintenance des choses.

Références bibliographiques

- Appadurai, Arjun. 1986. Introduction: Commodities and Politics of Value. In Arjun Appadurai (dir.), *The Social Life of Things: Commodities in Cultural Perspective*. New-York : Cambridge University Press, 3-63.
- Bensaude-Vincent, Bernadette. 2021. *Temps-paysage. Pour une écologie des crises*. Paris : Le Pommier.
- Bessy, Christian. 1997. Les marchés du travail des photographes. In Christian Bessy et François Eymard-Duvernay (dir.), *Les intermédiaires du marché du travail*. Paris : PUF, Cahiers du Centre d'Etudes de l'Emploi, n°36, 235-282.
- Bessy, Christian. 2003. Distributed Cognition and the Theory of the Firm: Enriching Nelson and Winter's Evolutionary Analysis of Organisational Learning and Memory. *Economie appliquée*, 4: 35-52.
- Bessy, Christian et Francis Chateauraynaud. [1995] 2014. *Experts et faussaires. Pour une sociologie de la perception*. Paris : Métailié.
- Bessy, Christian et Francis Chateauraynaud. 2019. The Dynamics of Authentication and Counterfeits in Markets. *Historical Social Research*, 44(1): 136-159.
- Boltanski, Luc et Arnaud Esquerre. 2017. *Enrichissement, une critique de la marchandise*. Paris : Gallimard.
- Chateauraynaud, Francis. 1997. Vigilance et transformation. Présence corporelle et responsabilité dans la conduite des dispositifs techniques. *Réseaux*, 85: 101-127.
- Chateauraynaud, Francis et Josquin Debaz. 2017. *Aux bords de l'irréversible. Sociologie pragmatique des transformations*, Paris : Editions Petra.
- Clément, Gilles. 1985, La friche apprivoisée. *Urbanisme*, 209: 91-95.
- Cohn, Marisa. 2017. "Lifetimes Issues". Temporal Relations of Design and Maintenance. *Continent*, 6(1): 4-12.
- Cometti, Jean-Pierre. 2015. *Conserver/restaurer. L'oeuvre d'art à l'époque de sa préservation technique*. Paris : Gallimard.
- Corteel, Delphine. 2020. Qu'est-ce que bricoler ? Faire soi-même et avec les autres : improvisation et savoir-faire. *Ecologie et politique*, 60: 61-75.

- Corteel, Delphine et Stéphane Lelay (dir.). 2011. *Les travailleurs des déchets*. Préface d'Alain Corbin. Toulouse : Érès.
- Crozier, Michel. 1964. *Le phénomène démocratique*. Paris : Seuil.
- DeSylvey, Caitlin. 2017. *Curated Decay. Heritage Beyond Saving*. Minneapolis : University of Minesota Press.
- Dewey, John. 2003. *L'art comme expérience*. Pau : Publications de l'université de Pau et Editions Farrago.
- Dodier, Nicolas. 1995. *Des hommes et des machines*. Paris : Métailié.
- Edgerton, David. 2017. Techniques créoles et histoires mondiales. Repenser le déplacement des objets dans l'espace et dans le temps. *Techniques et Culture*, 67: 30-63.
- Gibson, James. 1986. *The Ecological Approach to Visual Perception*, Hillsdale : Lawrence Erlbaum.
- Hartog, François. 2005. *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences*. Paris : Seuil.
- Heinich, Nathalie. 2009. L'administration de l'authenticité, De l'expertise collective à la décision patrimoniale. *Ethnologie française*, 39(3): 509-519.
- Hennion, Antoine. 2009. Réflivités. L'activité de l'amateur. *Réseaux*, 153(1): 55-78.
- Hennion, Antoine. 2012. La restauration, un atelier de l'histoire. In Noémie Etienne et Léonie Hénaut (dir.), *L'histoire à l'atelier. La restauration des œuvres d'art, XVIIIè-XXIè siècles*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 399-412.
- Hutchins, Edwin. 1995. *Cognition in the Wild*. Cambridge : MIT Press.
- Ibos, Caroline. 2019. Mierle Laderman Ukeles et l'art comme laboratoire du care. *Cahiers du Genre*, 66(1): 157-179.
- Ingold, Tim. 2007. Material Against Materiality. *Archaeological Dialogues*, 14(1): 1-16.
- Ingold, Tim. 2013. *Making: Anthropology, Architecture, Art and Archeology*. London : Routledge.
- Lahire, Bernard. 2015. *Ceci n'est pas qu'un tableau. Essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*. Paris : La Découverte.
- Lewis, David. 1969. *Conventions. A Philosophical Study*. Cambridge : Harvard University Press.
- Houston, Lara. 2017. The Timeliness of Repair, *Continent*, 6(1): 51-57.
- Morizot, Bernard. 2020. *Manières d'être vivant*. Arles : Actes Sud.
- Lave, Jean et Etienne Wenger. 1991. *Situated Learning: Legitimate Peripheral Participation*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Orr, Julian. 1996. *Talking about Machines. An Ethnography of a Modern Job*. Cornell : IRL Press.
- Pickering, Andrew. 1995. *The Mangle of Practice. Time, Agency, and Science*. Chicago : Chicago University Press.

- Rubio, Dominguez. 2016. On the Discrepancy Between Objects and Things. *Journal of Material Culture*, 21(1): 59-86.
- Salais, Robert. 2022. Ecologie et économie réflexive, une ouverture. In Christian Bessy et Claude Didry (dir.), *L'économie est une science réflexive. Chômage, convention et capacité dans l'œuvre de Robert Salais*. Villeneuve d'Ascq : Presses du Septentrion, 315-348.
- Yurchak, Alexei. 2015. Bodies of Lenin. The Hidden Science of Communist Sovereignty. *Representations*, 129(1): 116-157.